

les Habitants de la Lune

n°7

« Prolétaire » ? « Bourgeois » ? « Révolution » ? Petite révision de notre vocabulaire

Q : *Qui es-tu ?*

R : Je suis un prolétaire, mais plus personne ne m'appelle comme ça. Ça sent le 19^{ème} siècle, c'est passé de mode. C'est comme si je n'existais plus. Aujourd'hui, être à la merci du marché du travail, c'est être *chômeur* ou *travailleur*. *Précaire* à la rigueur. Mais l'exploitation, elle, a disparu du vocabulaire (et avec elle, les *exploités* et les *exploiteurs*). Ma réalité de prolétaire, qui me lie à l'exploitation, est une réalité à ce point opposée à l'image de la société « moderne » (« libre », « égale », « démocratique », ...) qu'il est devenu honteux de me nommer explicitement.

Q : *Tu n'es donc pas un être humain ?*

R : Sur cette planète l'être humain n'existe plus. Ce qu'il y a c'est, d'un côté, une majorité d'êtres déshumanisés par la recherche absurde et cruelle d'un moyen de survie, les esclaves du travail et de l'exploitation, les prolétaires comme moi et, de l'autre, une minorité toute aussi étrangère à l'humanité mais qui se complait dans la puissance que lui procure l'accumulation d'argent, de richesses, de capital.

Q : *Pourquoi t'obstines-tu à te définir par un mot aussi désuet que « prolétaire » ?*

R : Mon but ultime, mon plus profond désir est de faire disparaître la condition sociale à laquelle je suis soumis, prolétaire, fantôme parmi des millions de fantômes passant leur vie à errer à la recherche d'un travail, cette torture quotidienne qui dévore nos existences. Mon rêve absolu, c'est la fin du prolétariat, son abolition définitive. Mais comment anéantir un être qui n'a pas de nom ? Il faut donc commencer par affirmer avec force la classe d'esclaves que nous formons -le prolétariat- et nommer ceux qui nous exploitent. Car eux aussi se cachent derrière des terminologies changeantes. On dit *gouvernants* ou *employeurs*, sûrement pas *bourgeoisie*. Plus nous serons capables de manifester notre existence comme classe, plus nous désignerons l'exploiteur comme responsable de l'état du monde, plus nous nous rapprocherons de l'abolition, non seulement de notre condition d'esclave, mais de toutes les classes sociales. Le moment où nous existerons le plus comme prolétariat sera le moment précis de notre disparition comme classe.

Q : Pourquoi utiliser le vocabulaire propre à des États comme l'ex-URSS, la Chine, la Corée du Nord ou Cuba ?

R : Le capitalisme est capable de conserver les termes et programmes qui prédisent sa fin en les vidant de leur contenu subversif et en les investissant de son propre projet marchand. Il aborde ce qui lui est le plus farouchement hostile avec la ferme intention de le dompter. Dès les premiers signes de faiblesse d'un mouvement révolutionnaire, le capitalisme investit hommes et idées et les fait fonctionner à son service. L'exemple de la défaite du mouvement révolutionnaire en Russie en 1917 en est la démonstration historique la plus implacable. Que la reconstruction capitaliste en Russie ait été réalisée pratiquement par les mêmes personnes qui en avaient tenté la mise à bas, que ce capitalisme remanié ait conservé *prolétariat* pour sublimer l'exploitation et *communisme* pour désigner la reconstruction de l'État, en dit long sur les capacités d'adaptation du Capital. Il est donc bien compréhensible que, martelés par ces États repeints en rouge, les termes que notre classe sociale a pourtant utilisé tout au long de son histoire pour s'affirmer fassent quelque peu *has been*. Mais dès qu'on a compris que, recouverte d'une terminologie démocratique ou socialiste, l'exploitation est toujours bien là, il est essentiel d'appeler un chat un chat, de récupérer les mots qu'on nous a volés et de continuer à crier « *A bas le prolétariat !* » et « *A bas le travail !* »

Q : Tu parles de travail, mais l'homme a toujours exercé une activité, et cela depuis l'aube des temps.

R : Il ne faut pas confondre activité humaine et travail. Dans le premier cas, à *l'aube des temps*, l'être humain se dépensait pour le bien et la perpétuation de son espèce, pour son plaisir, son épanouissement et celui des siens, dans le second, il est forcé de travailler pour l'homme aux écus, le possédant, il y est contraint et le vit comme un sacrifice, une torture (l'étymologie du mot *travail*).

Q : Quelle différence y a-t-il entre le prolétaire et le possédant ?

R : Apparemment rien. Ils ont tous deux une tête, deux yeux et deux jambes. C'est socialement que tout les sépare. Les possédants font partie de la minorité qui s'est emparé violemment des moyens de production développés par la société pour contraindre la majorité (les prolétaires) à dépendre d'elle.



Q : Pourquoi en est-il ainsi ?

R : Avec l'apparition progressive de l'échange, de la marchandise et de l'argent, la société humaine va être irrémédiablement brisée, morcelée, scindée en classes sociales aux intérêts inconciliables. L'accroissement numérique de l'espèce humaine et la raréfaction des territoires pouvant supporter un mode de production basé sur la chasse, la pêche et la cueillette, provoqueront un formidable bouleversement dans des communautés vieilles de plusieurs millénaires. La sédentarisation se généralisera et entraînera le développement de l'agriculture et de l'élevage. Petit à petit, l'échange va se répandre entre les communautés qui se mettront à produire non plus pour satisfaire leurs besoins, mais pour l'échange. Avec le marché, et plus tard l'argent, la division croissante du travail et sa spécialisation, l'économie marchande va pousser les hommes à se détacher de leur ancienne communauté, à se désunir de la nature, à se séparer de leur production et à se dresser les uns contre les autres. Ces bouleversements auront raison des anciens modes de vie communautaires qui finiront par se dissoudre irrémédiablement. Au fil des siècles, un fossé impitoyable va se creuser entre ceux qui possèdent (les moyens de s'enrichir) et ceux qui ne possèdent rien. *Dépossession* va de plus en plus rimer avec *l'esclavage généralisé*. L'État, organisation en force des possédants, mais aussi unificateur suprême de cette société divisée, est apparu durant cette période pour instaurer et pérenniser ce rapport de force. La politique, l'économie, la société civile, la famille, l'école, l'art, la religion, ... les élections et la démocratie sont aussi apparus en ces temps reculés comme autant de leurres magnifiques, d'appâts enchanteurs permettant de canaliser la haine de classe. Pour que la fausse communauté ainsi érigée tienne la route, pour que le *peuple* adhère à cette mascarade, il a fallu trouver une série de médiations capables d'apaiser les conflits. Aujourd'hui la plus grande partie de l'humanité ne peut vivre et *gagner sa vie* qu'en vendant sa force de travail à d'autres, les capitalistes, contre un salaire. On appelle cela, depuis 3 ou 4 siècles le capitalisme, ou plus prosaïquement l'exploitation de l'homme par l'homme.

Q : Mais alors, c'est quoi le capitalisme ?

R : Le capitalisme est le mode actuel de production et de reproduction de l'ensemble de la société. Il apparaît il y a environ cinq siècles dans le sillage du développement de la société marchande, au moment où la force de travail devient progressivement elle-même une marchandise échangeable contre d'autres marchandises au moyen du salaire. Le mode de production capitaliste est un *rappor social* entre deux catégories d'êtres humains dont l'une est exploitée par l'autre à travers le mécanisme du salariat. Le salariat camoufle la profonde inégalité sociale que contient le capitalisme et qui lui permet de se développer : les prolétaires louent leur force de travail aux capitalistes, ceux-ci récupèrent la quasi totalité de ce que les prolétaires produisent et leur donnent en échange un salaire, c'est-à-dire une toute partie seulement de ce qu'ils ont produit. Le capitalisme est ainsi du capital qui devient toujours plus de capital. Sous le capitalisme tout est devenu marchandise. Tout s'achète et se vend, y compris la force de travail. La société est ainsi divisée entre ceux qui possèdent les moyens de production et ceux qui n'ont que leur force de travail. C'est par la terreur, le pillage, la guerre que le capitalisme s'est imposé aux hommes et a détruit tous les modes de vie qui l'ont précédé.



Q : Cette division en classe existe-t-elle dans tous les pays ?

R : Oui, elle règne partout sur la planète et oppose prolétaires et bourgeois dans une guerre de classe incessante. Le capitalisme écrase l'humanité sous son talon de fer. Il impose les besoins de l'économie à tous les êtres humains et exige d'eux tous les sacrifices possibles et imaginables, y compris l'abnégation suprême : l'impôt du sang.

Q : C'est-à-dire ?

R : Le capitalisme est atteint d'une maladie que les spécialistes appelle *crise économique*. En d'autres mots, la société marchande produit elle-même ses contradictions et sa limite. A un certain moment, le capital ne parvient plus à élargir sa base de reproduction. Il y a trop de capitaux, trop de marchandises, trop de force de travail et l'unique solution que les exploités ont trouvé pour résoudre ce chaos est la destruction massive de tout ce surplus : la guerre généralisée. L'immense destruction qu'elle génère sous toutes sortes de prétextes politiques permet au capitalisme de trouver un nouveau souffle grâce à la reconstruction. Les seuls vaincus dans cette sombre histoire sont encore les exploités qui après s'être vus déposséder toute leur vie de ce qu'ils produisent, deviennent maintenant chair à canon et vont mourir sous la bannière de telle ou telle nation pour le plus grand bien du capitalisme.



Q : Que faire pour abolir l'esclavage salarié ?

R : La révolution sociale, l'abolition de l'argent et des classes ainsi que de tout échange marchand est la seule solution. La guerre de classe a pour but l'abolition définitive de toutes les classes, et donc, de toute société de classe. Elle engendre une communauté d'êtres humains enfin unifiés et réconciliés avec elle-même et avec la nature. Le communisme, la société sans État, l'anarchie est un monde où l'humain redevient le centre des préoccupations.

Q : N'est-il pas possible de réformer le capitalisme ?

R : Bien sûr que si ! C'est ce que de bons bourgeois philanthropes n'ont cessé de faire depuis l'apparition du capitalisme. Qu'ils soient philosophes des Lumières, républicains, proudhoniens, léninistes, staliniens, social-démocrates, trotskistes, syndicalistes-révolutionnaires, catholiques de gauche, juifs progressistes, islamistes

radicaux... les partisans de la réforme ne sont que l'expression de l'incroyable capacité du monde marchand à se transformer en gardant l'essentiel : faire du profit et accumuler du capital. « *Tout changer pour que tout reste pareil* », telle est la devise du capitalisme. Et cela peut aller très loin. Camoufler l'exploitation de l'homme par l'homme sous des termes comme *communisme, révolution, socialisme*, en s'emparant et en dénaturant une terminologie produite de la lutte de classe n'est qu'un exemple de ce dont il est capable. La question n'est donc pas d'abolir un gouvernement, un drapeau, une idéologie, mais la domination du capitalisme même. Seule une révolution sociale mettra fin à l'exploitation de l'homme par l'homme.

Q : *Mais comment cela sera-t-il possible ?*

R : De grands bouleversements se préparent, tout le monde le ressent. Mais pour beaucoup, la révolution reste un mythe, une abstraction ou un vœu pieux. Face à cela il est important de réaffirmer que la révolution n'est que le mouvement réel d'abolition de l'ordre social. Mouvement dont l'histoire est un témoin inépuisable. Pour ne citer que quelques exemples, il y a eu Spartacus et les milliers d'esclaves qui partirent à l'assaut de leurs maîtres romains et luttèrent pour bâtir la Cité du Soleil, Thomas Müntzer et les Anabaptistes qui se révoltèrent contre les princes de l'époque, les Niveleurs ou encore Babeuf et la Conjuraison des Égoux, *la dictature des pauvres*, Blanqui et l'Association Internationale des travailleurs avec Marx et Bakounine, la Commune de Paris, la vague révolutionnaire internationale qui mit fin à la guerre de 14-18. A cette époque-là, les affrontements révolutionnaires firent s'écrouler des empires entiers et furent à deux doigts de mettre à bas le monde de la marchandise non seulement en Russie mais aussi en Allemagne, en Autriche-Hongrie, en Argentine, en Chine... Expression plus récente de cette subversion permanente, la vague de lutte des années 1965-1974, témoignage de la constance de la bonne vieille taupe révolutionnaire qui apparaît, disparaît puis réapparaît au moment et à l'endroit où on l'attend le moins.



Q : *Alors, que faire ?*

R : Renversons une fois pour toute cette éternelle question et posons-la autrement : *Que ne plus faire ?* Les tentatives d'apporter des réponses révolutionnaires au capitalisme ont toutes systématiquement entraîné l'apparition de programmes, d'organisations, d'idéologies qui ont marqué la limite de ces grands mouvements. Seules ces limites et les erreurs du passé nous permettent d'affirmer *ce que nous ne voulons plus*.

Que ne plus faire ? devrait être notre méthode, notre guide, une boussole qui nous permettrait de tirer les leçons des luttes passées pour ne pas reproduire les mêmes erreurs. Notre force réside dans notre union grandissante. *Que ne plus faire ?* sera une œuvre collective ou ne sera pas. Nous nous émanciperons par nous mêmes, sans l'aide d'aucun parti, dieu, César ou tribun.

*Des habitants de la Lune,
et quelques enfants illégitimes de feu Michaël Alexandrovitch Bakounine.
à Vallon de Saint Imier, 10 août 2012.*

*no copyright
use this text !*

